

LAURENT MIGNARD
Duke orchestra

Ellington French Touch



Ellington

Chansons

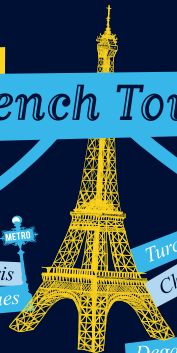
French Touch

La belle vie

Clopin-clopant

Sous le ciel de Paris

Non, je ne regrette rien



Paris
Blues

Turcaret
Chaillot

Degas

Château
Goutelas



French
Riviera

LAURENT MIGNARD

Duke orchestra

1. The Good Life (La belle vie) - *Jack Reardon / Sacha Distel (Prosadis)*
Sol. : Philippe Chagne, Didier Desbois, Fidel Fourneyron
2. Goof (Goutelas Suite) - *Duke Ellington (United Artists Music Ltd)*
Sol. : Philippe Milanta
3. Gogo (Goutelas Suite) - *Duke Ellington (Tempo Music Inc)*
Sol. : Fred Couderc, Philippe Milanta
4. Gigj (Goutelas Suite) - *Duke Ellington (Tempo Music Inc)*
Sol. : Philippe Milanta, Didier Desbois, Fred Couderc
5. Paris Blues (Paris Blues movie) - *Duke Ellington (United Artists Music Ltd)*
Sol. : Aurélie Tropez, Didier Desbois, Fidel Fourneyron, Philippe Milanta
6. Battle Royal (Paris Blues movie) - *Duke Ellington (United Artists Music Ltd)*
Sol. : Fred Couderc, Nicolas Montier, François Biensan, Fidel Fourneyron
7. Paris Blues - Alternate Bed (Paris Blues movie) - *Duke Ellington (United Artists Music Ltd)*
Sol. : Nicolas Montier, Aurélie Tropez
8. Autumnal Suite (Paris Blues movie) - *Duke Ellington (United Artists Music Ltd)*
Sol. : Nicolas Montier
9. Under Paris Skies (Sous le ciel de Paris) - *Jean Dréjac / Hubert Giraud (Choudens Cie)*
Sol. : Fred Couderc, François Biensan, Philippe Chagne
10. No Regrets (Non, je ne regrette rien) - *Michel Vaucaire / Charles Dumont (Semi Société)*
Sol. : Philippe Milanta, Fidel Fourneyron, Aurélie Tropez
11. Daily Double (Degas Suite) - *Duke Ellington (Tempo Music Inc)*
Sol. : Philippe Milanta, Nicolas Montier
12. Comme ci, Comme ça (Clopin-clopant) - *Pierre Dudan / Bruno Coquatrix (Warner Chappell)*
Sol. : Philippe Milanta, Didier Desbois, Fidel Fourneyron

Ellington French Touch

13. A Midnight in Paris - *Billy Strayhorn (United Artists Music Ltd)*

Sol. : Philippe Milanta

14. The Old Circus Train - *Duke Ellington (United Artists Music Ltd)*

Sol. : Philippe Milanta, Didier Desbois

TURCARET - pour / for Théâtre National Populaire Jean Vilar

Duke Ellington - Billy Strayhorn (DR), sauf / except Frontin

15. Annonce (Band Call) & Overture

Sol. : Philippe Milanta

16. Turcaret court

17. Flamant

Sol. : Philippe Milanta, Bruno Rousselet

18. La baronne

Sol. : Philippe Milanta, Fidel Fourmeyron

19. Madame Turcaret

Sol. : Franck Delpout, Franck Guicherd

20. Chevalier

21. Frontin (Sempre Amore) - *Duke Ellington (Tempo Music Inc)*

Sol. : Fred Couderc, Fidel Fourmeyron

22. La Colère de Turcaret

23. Lisette

Sol. : Fred Couderc, Philippe Milanta, Nicolas Montier

24. Turcaret Final

Sol. : Didier Desbois

Ellington

Par Claude CARRIERE
Président d'honneur de « La Maison du Duke »
Duke's Place in Paris

Peu de musiciens américains ont eu autant d'affinités avec la France, et Paris en particulier, que Duke Ellington. Il s'y sentait bien pour des raisons très diverses. Il était ainsi très sensible au respect et à l'enthousiasme d'un public qu'il avait découvert en 1933 et qu'il retrouvât régulièrement pendant quarante ans. Ce public français, traditionnellement divisé entre ceux qui désiraient entendre le Maestro leur donner ce qu'ils attendaient et ceux qui lui reprochaient de ne pas renouveler son répertoire. Il réussissait au bout du compte à satisfaire tout le monde en mêlant avec grande intelligence le neuf et le ressassé, les succès anciens et de surprenantes innovations. Inventeur infatigable de beauté, il aimait le beau, les charmes de la Ville lumière, et, encore plus, ceux de ses habitantes, la bonne cuisine et la grande musique française, de Ravel à Django Reinhardt. Il faut cependant faire la part des choses. Le Duke ne faisait la plupart du temps que de courts séjours en France, et les quelques semaines qu'il passa à Paris en 1960 et en 1963 furent plus studieuses que touristiques... En revanche, son «alter ego», son «double», Billy Strayhorn qui lui aussi adorait Paris, pouvait y faire d'assez fréquents séjours pendant qu'Ellington, soir après soir, remplissait ses engagements d'une ville à l'autre des Etats-Unis... Cela dit, la fascination qu'exerçaient sur eux la France et Paris plus que tout autre lieu au monde, se manifeste assez fréquemment dans leur production musicale. Il est donc parfaitement logique et légitime qu'un orchestre français consacre une partie de son répertoire, en concert comme au disque, au versant hexagonal de «l'ellingtonisme».

C'est en tout cas *La belle vie* qui nous est d'emblée promise, [The Good Life](#), que signa Sacha Distel au milieu des «sixties» et qui fit le tour du monde des crooners. C'était le temps où, après quelques années fastes de productions personnelles, du triomphe de Newport en 1956 aux rencontres audacieuses avec Coltrane, Mingus et Roach,

French Touch

By Claude CARRIERE
Honorary President of « La Maison du Duke »
Duke's Place in Paris

Few American musicians have had as many affinities with France, and Paris in particular, as Duke Ellington. He felt good here for a number of reasons. He was touched by the respect and enthusiasm of audiences who had discovered him in 1933 and would regularly see him back in town over 40 years. French audiences were divided between those who wanted to hear the "Great One" give them the hits they wanted, and those that reproached him for not renewing his repertory. He succeeded in the end in satisfying everybody by mixing with great intelligence the new and the worn out, old hits and surprising innovations. Tireless inventor of beauty, he loved beauty, the charms of the City of Lights, and, even more, the French women, the French cuisine and the great French musicians, from Ravel to Django Reinhardt. Let's make clear a few things straight away. The Duke usually only came for short stays in France, and the few weeks he spent in France in 1960 and 1963 were more studious than touristic... On the other hand, his "alter ego", his "double" if you like, Billy Strayhorn who also loved Paris, was able to make frequent visits while Ellington was, night after night, fulfilling his commitments from one town to another in the United States... And the fascination that France and Paris had on them, more than any other place in the world showed up quite frequently in their musical production. It is absolutely logical and legitimate that a French band has consecrated a part of its book in concert as well as in its recordings to the French side of "Ellingtonia".

It is in any case from the outset that "La Belle Vie" is promised, The Good Life signed by Sacha Distel in the middle of the sixties and which took a world tour via crooners. It was a time when, after several lean years of highbrow (individual) productions, from the triumph at Newport in 1956 to audacious encounters with Coltrane, Mingus and Roach, Ellington, under contract with Sinatra's record label and "to put food on

Ellington, sous contrat avec le label de Sinatra et pour faire «bouillir la marmite», rendait hommage aux «big bands» du passé, succombait au charme de Mary Poppins ou donnait sa vision très personnelle des «tubes» du moment, de «Hello Dolly» aux chansons des Beatles. L'arrangement de Strayhorn sur celle du beau Sacha est d'une sobriété exemplaire et d'une géniale subtilité, en particulier lorsqu'une ligne, jouée à l'unisson par deux trombones et deux saxophones, «traverse» en quatre notes descendantes tous les accords du morceau derrière le solo de trombone.

Goof, Gogo et Gigi, ces trois pièces datent de la dernière période ellingtonienne. Il avait alors l'habitude de donner à ses œuvres en devenir des titres à quatre lettres qui préfiguraient parfois les titres définitifs. Il semble que ces trois pièces composées en 1971 étaient destinées à faire partie de la «Goutelas Suite» enregistrée le 27 avril de cette année-là. La première, Goof, fut gravée deux mois plus tard, les deux autres restèrent inachevées (on en trouve quelques bribes dans des œuvres postérieures), et c'est Laurent Mignard lui-même qui s'est efforcé de les «reconstruire» et les achever pour que nous puissions enfin les entendre. Bravo l'artiste ! D'autant plus qu'elles en valaient la peine. On saluera dans Goof les superbes échanges entre un piano formidablement libre et un orchestre la plupart du temps à l'unisson... Gogo et Gigi sont, de leur côté, caractéristiques d'une époque où le Duke jouait d'un piano minimaliste et pointu sur des fonds orchestraux épicés et des rythmes aux couleurs exotiques. Le temps du swing impétueux d'un Sam Woodyard et de la mise en scène de grands solistes semblait définitivement révolu. Le boss était en fait devenu l'attraction principale de son propre groupe... C'est en février 1966 qu'Ellington avait donné à Goutelas-en-Forez un concert bénévole en piano solo, dont la recette avait aidé à la restauration du château du village. Cinq ans plus tard il avait créé et enregistré la «Goutelas Suite».

À Paris, fin 1960, avait été tourné par le réalisateur américain Martin Ritt le film «Paris Blues». C'est l'histoire, d'un intérêt très relatif, de la rencontre de deux musiciens américains installés à Paris, Paul Newman et Sidney Poitier, avec deux touristes américaines, Joanne Woodward et Diahann Carroll. Poitier dans le rôle d'un saxophoniste qui propose un «concerto» à Wild Man Moore joué par, ben voyons, Louis Armstrong en personne, et le guitariste drogué de service, sous les traits de Serge Reggiani. Au-delà des clichés d'un film ennuyeux, et malgré la jolie distribution, on

the table”, paid tribute to the big bands from the past, fell under the charm of Mary Poppins or created his very personal vision of current hits, from “Hello Dolly” to some Beatles songs.

Strayhorn’s arrangement of the Distel song is commendably restrained and brilliantly subtle, in particular when a simple line, played in unison by two trombones and two saxophones, crosses in four descending notes all the chords of the song behind a trombone solo.

Goof, Gogo and Gigi, date from the last period of Ellington’s work. He was used to giving names to his works in progress the four letters that sometimes prefigured the final titles. It seems that these three works composed in 1971 were destined to become part of the “Goutelas Suite” recorded on April 27th of that year. The first one, Goof, was made two months later, the other two were left unfinished (bits and pieces can be found in later works), and it is Laurent Mignard himself who has made the effort to “reconstruct” and to finish doing the job so that we can finally hear them. Bravo ! All the more because they are really worth the effort. We welcome in Goof the superb exchanges between a tremendously free sounding piano and a band usually playing in unison... Gogo and Gigi are, on their side, characteristic of a time when the Duke played piano in a minimalist and precise way over spicy orchestral backgrounds with exotic colors. The impassioned days of swing of drummer Sam Woodyard and the staging of major soloists seemed at that time to be definitively over. The boss had become, in fact, the main attraction in his own group... It was in 1966 that Ellington gave a solo piano charity concert for which the box-office revenue went to the restoration of the village Chateau. Five years later he created and recorded the “Goutelas Suite”.

At the end of 1960 the movie “Paris Blues” was shot by the American director Martin Ritt. It’s the story, of little interest, of the encounter between two American musicians living in Paris, Paul Newman and Sidney Poitier, and two American tourists, Joanne Woodward and Diahann Carroll. Poitier, in the role of a saxophonist, proposes a “concerto” to trumpeter Wild Man Moore played by none other than Louis Armstrong in person, and the local drugged out guitar player by Serge Reggiani... Over and above the clichés of a boring film, and despite the beautiful cast, what we are left with and

a retenu la musique souvent somptueuse composée par Ellington et Strayhorn, en premier lieu le thème-générique Paris Blues, dans le ton lumineux et inhabituel au jazz de ré majeur, donné ici dans son écriture originale, mais dans une version qui combine intelligemment celle donnée pour le disque et ce qu'on entend dans le film lui-même. En page 7 on retrouve le même thème, Paris Blues - Alternate Bed, un demi-ton plus haut, sous de nouveaux habits et en son entier alors qu'il n'est qu'ébauché à l'écran, vite submergé par les dialogues. Grâce à Laurent Mignard, une autre découverte précieuse, exhumée des archives de la Smithsonian Institution de Washington...

On avait auparavant retrouvé un thème familial, mis en lumière à l'occasion de la rencontre au sommet, en 1962 des orchestres d'Ellington et Basie pour l'album «First Time». Cependant le Battle Royal qu'on entend ici est plus conforme à celui entendu dans le film et enregistré à Paris en décembre 1960, avec les solos ajoutés après coup d'Armstrong, Billy Byers (tb), Guy Lafitte (ts) et Jimmy Gourley (g). Mais c'est l'orchestre d'Ellington (avec quelques «renforts») qui enregistrera en mai 1961 à New York l'Autumnal Suite dont on entend ici une édition fidèle et colorée, basée à nouveau sur le thème de Paris Blues, mais dans le ton de la bémol. Il est intéressant de noter que c'était une des premières fois qu'on entendait une flûte dans l'orchestre d'Ellington.

Les cinq pages suivantes font d'une autre façon directement allusion à Paris et à la France, trois d'entre elles comptant même parmi les grandes chansons populaires des années 50 et 60.

Sous le Ciel de Paris (Under Paris Skies) popularisée par Piaf et Montand - mais j'ai un faible pour la version de Jacqueline François - est jouée ici, fidèlement, en valse, avec quelques surprises savoureuses, dont une partie de trombone insensée au cours du dernier quart du premier chorus. No Regrets (Non, je ne regrette rien), chanson écrite sur mesure par Charles Dumont pour Piaf sur un arrangement écrit sur mesure pour le tromboniste Lawrence Brown qui adorait la «môme», quitte à se passer de dîner pour la voir sur scène à l'Olympia, en 1961, entre deux concerts avec Johnny Hodges... Comme ci, comme ça (titre français Clopin-clopant), musique de Bruno Coquatrix (patron du même Olympia), paroles de Pierre Dudan, popularisée par Sablon, Montand, Salvador, sur un arrangement qui colle à merveille à l'esprit du texte et qui incite au famiente, malgré les brusques sautes d'une section à l'autre. Notons l'utilisation spirituelle du trombone-basse, instrument

remember is the often sumptuous music composed by Ellington and Strayhorn, in particular the soundtrack theme “Paris Blues”, in the luminous, and unusual for jazz, key of D major, played here in its original score, but in an intelligent adaptation which combines the LP and film versions. In track 7 we find the same theme, Paris Blues Alternate Bed, a half key up, with new clothes and in entirety while on the screen it is submerged in dialogue and just hinted at. Thanks to Laurent Mignard, another precious discovery found in the archives of the Smithsonian Institute in Washington... We have found ourselves with a familiar theme, highlighted in the encounter at the peak of their careers in 1962 of the Ellington and Basie bands for the album “First Time”. However the Battle Royal that we hear here is closer to the one heard in the film and recorded in Paris in December 1960, with solos added after the fact by Armstrong, Billy Byers (tb), Guy Laffite (tenor sax) and Jimmy Gourley (g). But it was the Ellington band (with some “reinforcements”) that recorded in May 1961 in New York the Autumnal Suite which we hear here in a faithful and colored version, based once again on the Paris Blues theme, but in the key of A flat. It is worth noticing that it was one the first times that a flute was heard in an Ellington band.

The five following tracks allude directly to Paris and France, three of them are considered among the greatest popular songs of the 50's and 60's. Sous le Ciel de Paris (Under Paris Skies) made famous by Piaf and Montand -even though I have a personal liking for the Jacqueline François version- is played here, faithfully, as a waltz, with several tasty surprises, notably a crazy trombone part over the last quarter of the first chorus. No Regrets (Non, je ne regrette rien), a song tailor-made for Piaf by Charles Dumont and played over a special arrangement for trombonist Lawrence Brown, who loved Piaf (“la môme”) so much that he gave up dinner once to see her on stage at the Olympia in 1961, between two gigs with Johnny Hodges... Comme ci, Comme ça (french title Clopin-clopant), composed by Bruno Coquatrix (manager of the Olympia Music Hall), lyrics by Pierre Dudan, a huge hit by Jean Sablon, Yves Montand and Henri Salvador, with an arrangement that beautifully follows the spirit of the text and makes you feel lazy, despite brutal changes between one section and another. Let's take note of the creative use of the bass trombone, a new instrument in Duke's band at the time of the original recording (February 62, a few months after the arrival of Chuck Connors in the band). Just before, on track 11,

nouveau chez Duke à l'époque de l'enregistrement de l'original (février 1962, quelques mois après l'arrivée de Chuck Connors). On aura juste avant, page 11, découvert le surprenant galop de Daily Double, sur trois pattes à intervalles irréguliers, étonnante bagarre entre piano, saxophone ténor et orchestre, ici jouée d'un bout à l'autre avec maestria. Ce morceau trouve ici sa place en qualité d'extrait d'une musique composée et enregistrée en 1968 par Ellington et une partie de son orchestre pour un film sur les peintures d'Edgar Degas (et de quelques autres impressionnistes) relatives aux courses de chevaux. Sam Shaw, qui avait travaillé avec le Duke sur «Paris Blues», avait titré son film «Degas' Racing World». Anthony Quinn, Charles Boyer et Simone Signoret devaient en assurer la narration. Le projet, faute d'argent, tomba à l'eau et le compositeur se retrouva bien mari, avec en cadeau une bande magnétique qui ne fut d'ailleurs éditée qu'en 1987, bien après sa disparition. Il est intéressant de savoir qu'Edgar Degas entretenait un lien particulier avec le jazz : sa grand-mère et sa mère étaient en effet originaires de la Nouvelle-Orléans...

Quant à A Midnight in Paris, c'est à la fois le titre de l'album de chansons françaises à la sauce ellingtonienne et celui de la sublime composition de Billy Strayhorn qui figure dans ce disque paru en 1962, mais qui, en fait, avait été composée à l'origine pour la rencontre phonographique Ellington-Basie qui eut lieu à la même époque. Il s'agit pendant près de quatre minutes d'un dialogue entre le piano et un orchestre chatoyant, chaque entrée des cuivres se faisant sur un changement de ton.

The Old Circus Train (titre complet : The Old Circus Train Turn-Around Blues) fut créé au Festival d'Antibes Juan-les-Pins en juillet 1966. C'est tout simplement un blues sur un rythme «shuffle» évoquant évidemment le train, source d'inspiration récurrente chez le compositeur. Dans le film «Duke Ellington At the Côte d'Azur» on voit les musiciens répéter ce morceau l'après-midi tandis que s'affaire le copiste de l'orchestre, Tom Whaley. Ces images sont enchaînées avec celles du concert du soir, sur le même morceau, avec, au devant de la scène, le saxophoniste Johnny Hodges jouant les neuf derniers chorus d'un solo qui en avait compté une vingtaine, assurément un des plus longs de sa longue carrière... Ce morceau compte parmi les rares exemples de nouveautés créées sur une scène française. Si mes souvenirs ne me trahissent pas, c'est à la demande d'auditeurs exigeants que Duke sortit de ses cartons ces partitions manifestement encore à l'état d'ébauche.

discover the surprising gallop of Daily Double, on “three feet” at irregular intervals, an amazing battle between the piano, the tenor saxophone and the band, played from beginning to end with brilliance. This track is warranted by being a part of a piece composed and recorded by Ellington along with a part of his band for a movie about Degas (and a few other impressionists) paintings about horse races. Sam Shaw, who had worked with the Duke on “Paris Blues”, had entitled his movie “Degas’ Racing World”. Anthony Queen, Charles Boyer and Simone Signoret were supposed to give their voices for the narration. The project, for lack of money, fell through and the composer found himself gloomy, left only with a magnetic tape which would only be released in 1987, long after his death. It is interesting to know that Edgar Degas had a personal link to jazz: his grandmother and his mother were from New Orleans...

As for A Midnight in Paris it is both the title of the album of French songs revisited the Ellington way and one of Billy Strayhorn’s sublime compositions which can be heard on this album released in 1962, but which had originally been composed for the meeting on record between Ellington and Basie which happened in the same period. It is a four minutes dialogue between the piano and a sparkling band, each brass part being based on a change of key.

The Old Circus Train was created at the Antibes Juan-les-Pins Festival in July 1966. It is simply a shuffle blues obviously evoking the train, the composer’s constant source of inspiration. In the movie “Duke Ellington on the Côte d’Azur” we can see the musicians rehearsing this number in the afternoon while the copyist, Tom Whaley is bustling about. These images are followed by those of the evening concert, on the same number, with, in the forefront, saxophonist Johnny Hodges playing the last nine choruses of a solo made up of about twenty of them, definitely one of his long career’s longest... This number is one of the few examples of live tunes premiered on a French bandstand. It was at the request of demanding fans that Duke pulled these sheets of music out of his hat, scores that were clearly unfinished.

The last ten tracks of “French Touch” are a major recording event. It actually constitutes the entire effort of live music written by Ellington and Strayhorn in December 1960 for “Turcaret”, an Alain-René Lesage (1668-1747) play performed at the Théâtre National Populaire. It was Jean Vilar’s idea (who was at that time managing that great venue)

Les dix dernières plages de «French Touch» constituent un événement phonographique de première importance. Il s'agit de l'intégralité de la musique de scène écrite par Ellington et Strayhorn en décembre 1960 pour «Turcaret», pièce d'Alain-René Lesage (1668-1747) donnée à Chaillot par le Théâtre National Populaire. Jean Vilar, qui présidait alors aux destinées de cette grande et belle maison, eut l'idée de commander cette musique à Ellington alors que celui-ci était à Paris pour le film Paris Blues. Ce fut pour Vilar une grande joie - il aimait le jazz et admirait le Maestro - et une source d'étonnements : comment ce bonhomme d'une tout autre culture avait-il si vite assimilé l'histoire, les personnages, le ton et l'époque à traiter ?... Comment ce diable de musicien, au cours de la nuit du 29 au 30 décembre put-il réaliser entre 4 et 7 heures du matin 9 des 10 motifs demandés ?... Comment à la toute fin de la nuit, était-il encore au piano, à quatre mains avec Strayhorn, quand tout le monde avait plié bagage ?... Comme il fallait s'y attendre, la presse ne fut pas unanime. Tandis que Mauriac trouvait cette musique un peu «grinçante», Jean-Jacques Gautier considérait qu'elle «n'avait rien à faire dans Turcaret» (Le Figaro, 15-16 janvier 1961). Cependant, Elsa Triolet, sous le titre de «Vilar swingue Lesage», trouvait quant à elle que l'idée de Vilar de confier la musique à Duke Ellington était «saugrenue, ingénieuse et efficace» (Les Lettres Françaises, 19-25 janvier 1961).

Retranscrite ici à partir d'une bande de qualité médiocre, cette musique de scène, réalisée il y a un demi-siècle par la crème des musiciens d'alors, ne cesse de surprendre et de captiver. On notera que les coups de «brigadier» du théâtre traditionnel sont remplacés par le motif de piano de Band Call, morceau que le Duke ébauchait en fin de pause pour rappeler les musiciens retardataires. On notera également que le thème de Frontin allait resurgir dans la discographie ellingtonienne sous le titre de «Sempre Amore», enregistré en janvier 1963 pour l'album «Afro Bossa»... Il n'échappera d'autre part à personne que Madame Turcaret était normande...

Saluons sans les nommer puisque nous disposons pour chaque titre de la liste des solistes, le travail étonnant des musiciens du Duke Orchestra : la plupart d'entre eux n'ont connu cette musique qu'à travers le disque, tous, en section comme en solo, en ont percé les secrets et saisi l'esprit à force de travail et d'écoute. Leur plus belle récompense, c'est l'accueil systématiquement enthousiaste de tous les publics, auxquels ils ont la chance de faire découvrir avec grand talent la plus belle des musiques.

to commission Ellington for the music while he was in Paris to record "Paris Blues". For Vilar, it was a great joy -he liked jazz and admired the maestro- and a source of astonishment: how could this guy from a totally different culture have assimilated so quickly the script, the characters and the style of the times? How could this incredible musician have created during the night of the 29th to the 30th of December between 4 and 7 am, nine of the ten required themes? How, at the very end of the night, could he still be at the piano, playing four hands with Strayhorn, when everybody else was long gone?

As expected, critics weren't unanimous. While François Mauriac found the music a bit "grating", Jean-Jacques Gautier, not surprisingly, thought that it had nothing to do with "Turcaret" (Le Figaro 15-16 January 1961). But Elsa Triolet, under the title "Vilar makes Lesage swing" thought that Vilar's idea to give the musical job to Ellington was "crazy, clever and effective" (Les Lettres Françaises, 19-25 January 1961).

Retranscribed here from a poor quality tape dating a half-century ago, this stage music played by the "cream" of the French musicians of that time never cease to amaze and captivate. We notice that the "brigadier's knocks" (to indicate the beginning of the play), a theatrical tradition, are replaced by the piano part of Band call, a number Duke used to play at the end of a break to call late musicians. We also notice that Frontin's theme would reappear in Ellington's discography under the title of "Sempre Amore", recorded in 1963 for the album "Afro Bossa". Everybody will also notice that Madame Turcaret was from Normandy...

Let's praise without naming them, since we are informed on each track of the soloists, the extraordinary performance of each member of "The Duke Orchestra": most of them only knew of this music through recordings, all of them, in section as well as soloing, deciphered its secrets and felt its spirit by dint of work and listening. Their most glorious reward is in the systematically enthusiastic welcome of every kind of audience to whom they have been lucky enough to introduce with much talent this most wonderful music.

TURCARET (Alain-René Lesage)

Créée à la Comédie Française le 14 février 1709 / *Created in the «Comédie Française» - February 14th, 1709*

M. TURCARET, traitant, amoureux de la baronne / *financier, in love with the baroness*

FLAMAND, valet de M. Turcaret / *Mr. Turcaret's valet*

LA BARONNE, jeune veuve coquette / *young widow and a coquette*

M^{me} TURCARET, épouse de M. Turcaret / *Mr. Turcaret's wife*

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, petits-mâtres / *minor Masters*

FRONTIN, valet du chevalier / *the Knight's valet*

MARINE, LISETTE, suivantes de la baronne / *the Baroness' maids*

M. RAFLE, commis de M. Turcaret (usurier) / *Mr. Turcaret's assistant (usurer)*

M^{me} JACOB, revendeuse à la toilette, sœur de M. Turcaret / *dealer in toiletries, Mr. Turcaret's sister*

JASMIN, petit laquais de la baronne / *the Baroness' lackey*

M. FURET, fourbe / *deceitful person*

La satire vise les milieux de la bourgeoisie arriviste et cynique. Monsieur Turcaret est un financier sans scrupules, grossier et vaniteux. Il a installé sa femme à la campagne pour mieux courtiser la Baronne, jeune veuve dépensière, qui n'a d'autres que pour un Chevalier d'industrie, lequel n'a d'autre but que de profiter de la fortune de Turcaret. Apparences, faussements, mensonges et trahisons sont les ressorts de cette comédie qui offre le beau rôle au valet Frontin, amoureux de Lisette, dépêché auprès de Turcaret par le Chevalier. Le maître, les valets, les amis, forment du haut en bas un monde ignoble et odieux qui n'en est pas moins comique. Les dupeurs sont dupés et les fripons victimes de friponneries. Toute cette fortune échafaudée sur le vice avec tant d'audace croule à la fin, mais sans étouffer la friponnerie sous ses ruines. Le règne de Turcaret fini, celui du valet Frontin commence...

The satire takes a close look at the ruthlessly cynical and ambitious milieu of the early 18th century French bourgeoisie. Mr. Turcaret is a financier with no scruples, uncouth and vain. He has set his wife up in the countryside to be better able to court the Baroness, widowed, young and spendthrift, who, in turn has a crush on a gallant Knight, who himself has the only objective to take advantage of Mr. Turcaret's fortune. Appearances, pretences, lies and treasonous acts are the dramatic impulse of this comedy which offers the best role to the valet Frontin, in love with Lisette, commissioned beside Turcaret by the Knight. The master, the valets and the friends form a vile and obnoxious world which is comic none the less. Fools are fooled and rascals are victims of mischief. The whole fortune built up on vice with such audacity crumbles in the end, but without suppressing the mischievous behaviour under its ruins. The reign of Turcaret is over, the valet Frontin's is getting started...

LAURENT MIGNARD
Duke orchestra



Didier Desbois (as,cl), Aurélie Tropez (as,cl), Fred Couderc (ts,fl), Nicolas Montier (ts), Philippe Chagne (bs), Franck Delpeut (tp), Franck Guicherd (tp), François Biensan (tp,flg), Richard Blanchet (tp), Jean-Louis Damant (tb), Fidel Fourneyron (tb), Guy Arbib (btb), Philippe Milanta (p), Bruno Rousselet (b), Julie Saury (dm), Laurent Mignard (dir)

Direction artistique / *Executive Producer* : Laurent Mignard

Enregistré en concert par / *Recorded Live by* : Bruno Minisini - 27 dec 2011
Auditorium Henri Dutilleux, Clamart (France)

Mixé par / *Mixed by* : Bruno Minisini & Vincent Cordelette - Studio Cordiboy

Masterisé en haute définition par / *Mastered HD by* : François Terrazzoni - Studio Parelies

Graphisme / *Design* : Alexandre Pichon

Photos : Pascal Bouclier

Remerciements / *Thanks to* : Claude Carrière, Christian Bonnet, Thierry Lalet, Patrice Poinot, Daniel Baumgarten, Madeleine Sultan, Claudette de San Isidoro, Lorelei Servain, Victor Mignard, Valentin Lavy, Edith Gaudy, Paul Bessone, Jay Ryan, Jacques Quinson, Francis Dufour, Conservatoire & Ville de Clamart, Jazz à Clamart, La Maison du Duke, IsiQom, L'Agence Musicale, AMOC, l'Institut des Métiers de la Musique (IMM), John Edward Hasse, The Smithsonian Institution - Washington DC



Jazz makes *sense*
laurent **mignard**

www.juste-une-trace.com

www.laurentmignard.com

Juste
une **TRACE**

COLUMBIA



SONY MUSIC

© 2012 Juste Une Trace (AMOC) - © 2012 Juste Une Trace (AMOC) & Sony Music Entertainment. 88691952912.